

La *Petite Revue* n'a point paru aux lumières des prophètes, et les meilleurs oracles n'ont pas clairement parlé. C'est une antique habitude qu'ils ont toujours gardée.

D'ailleurs en attendant qu'on songe à couonner d'un dôme notre édifice politique, il est toujours bon d'en compléter les fondements. C'est une œuvre à laquelle la Bas-Canada pour sa part travaille avec ardeur. Il s'attache surtout à cimenter avec soin les pierres angulaires de cette province, qui sont l'éducation, la colonisation et l'agriculture. On sait que la religion, qui en forme la première, est entre bonnes mains.

Dans le cours du mois d'août, les Honorables MM. Ouimet et Archambault ont fait une visite jusqu'au Lac St. Jean, et y ont été reçus d'une manière digne de la pensée qui les y conduisait. Ils ont pu se rendre un bon compte des besoins de la colonisation dans cette importante région, et nous espérons que leur visite produira de bons fruits. Un peu plus tard, l'Honorable M. Archambault a fait une visite semblable aux établissements de Messire Provost, sur la Mantawa, d'où il est revenu par les cantons du Comté de Terrebonne. Le Lieutenant-Gouverneur et M. Chauveau, ont aussi visité les travaux du chemin de Québec au lac St. Jean, lequel est maintenant rendu au tiers de la distance et passe jusque sur un territoire propre à la culture. Ces excursions, que nous pourrions appeler patriotiques, les bonnes nouvelles qu'on en a rapportées, et les impressions favorables qu'elles ont produites, ne peuvent manquer de faire un grand bien, et de seconder puissamment le mouvement qui s'accélère partout en faveur de la colonisation.

Deux ministres viennent de prendre leur congé. L'un d'eux, l'Hon. M. McDougall, ne fait à la vérité que se déplacer, car il va continuer son œuvre et bâtir une autre aile dans le nord-ouest. On ne sait pas qui le remplacera. Mais l'autre, l'Hon. M. Rose, nous quitte, assure-t-on, pour toujours, à moins toutefois qu'il ne fasse un jour comme fait aujourd'hui son successeur, car on sait que Sir F. Hincks n'est pas un homme nouveau en Canada. C'est lui qui remplaça feu le juge Lafontaine, comme Premier Ministre, et qui fit cette retraite si mémorable devant la coalition de 1854. Chose curieuse, et qui montre bien les hazards de la vie publique : M. Hincks, alors premier, s'est retiré de la politique devant l'homme même qui, devenu premier à sa place, le fait asseoir à sa droite, mais au second rang.

La mort la plus remarquable de ces derniers mois, est celle du Maréchal Niel, arrivée le 13 d'août. Elle a coïncidé d'ailleurs avec tant d'événements de grande importance, qu'elle ne pourrait manquer d'être vivement déplorée. Le Maréchal Niel était par excellence un organisateur ; c'est lui qui venait de remettre l'armée française au-dessus des exigences de la Prusse, et des suites étonnantes de Sadowa. Il était tellement apprécié qu'il n'a point succombé dans la chute récente de M. Rouher. On comprendrait qu'il avait encore quelque chose à faire, surtout dans ce moment critique où l'empire passant à la liberté, aurait peut-être besoin d'un grand coup d'épée pour maintenir son prestige au-dessus de ces populaires qui venaient de planter une nouvelle épine dans la couronne impériale.

Adolphe Niel, né à Muret en 1802, avait en naissant respiré l'amour de la gloire. Aussi fut-il dans la suite un guerrier valeureux. Il était en Algérie en 1832, et au siège de Rome en 1849. C'est lui qui fut chargé de porter au St. Père, à Gaète, les clefs de Rome arrachée par la France à la révolution. On assure qu'il a toujours gardé pour le Pape une vénération très-grande. Le Maréchal Niel a joué aussi un rôle éminent dans la guerre de Crimée. Après avoir fait le siège de Bomarsund, dans la mer Baltique, il alla proposer et exécuter l'investissement complet de Sébastopol. C'est lui aussi qui reconnut que cette ville ne pouvait être prise que par la tour de Malakoff. L'événement a prouvé que cette proposition n'était pas tout-à-fait paradoxale. Il se distingua encore à Solferino, et fut fait Maréchal de France après la paix de Villafranca. Chose assez remarquable, c'est aussi à la bataille de Solferino que se distingua le général Leboeuf, celui que le Maréchal a désigné lui-même pour son successeur. Le général Leboeuf à la tête de l'artillerie rayée décida du sort de cette grande bataille.

Le Maréchal Niel, ministre de la guerre depuis 1867, s'était donné la mission de vaincre la Prusse avant de l'avoir combattue. C'était son ennemi personnelle, comme il ne voyait rien de plus sacré pour lui que le dévouement à l'empire et à l'empereur. Ce dévouement ne souffrait ni obstacles ni contradictions, et s'il devenait plus rude qu'éloquant, on le lui pardonnait sans peine, car on en connaissait la raison. Le Maréchal est mort en fervent chrétien ; et ce qu'il y a de touchant encore c'est qu'il a préféré au tombeau glorieux des Invalides, l'humble caveau de famille qui est à Muret. C'est là que le Maréchal a été enterré, et qu'il attend un milieu des siens la gloire de la résurrection. C'est d'ailleurs la mort consolante de la plupart des hommes distingués de notre siècle.

Passons maintenant à la nécrologie canadienne. Monsieur le Curé Harper, de St. Grégoire, était un jeune converti du protestantisme. Il fut aussi un des zélés compagnons de feu Mgr. Provencher, dans les missions lointaines du Nord-ouest. A son retour il fut nommé curé de St. Grégoire, près de Nicolet ; c'est là que la force et la douceur de son zèle opéra des merveilles jusqu'à sa mort, arrivée à l'âge de 67 ans. M. Harper était le père de ses paroissiens, et le protecteur éclairé de toutes les œuvres d'éducation.

M. l'abbé Plante est encore un de ces hommes qui font du bien pendant toute leur vie, et qui méritent d'en être loués au moins après leur mort, car alors on ne craint plus de blesser leur modestie. Il était

né en 1813 d'une famille ancienne à Québec, et il embrassa l'état ecclésiastique en 1832, après avoir fait ses études au Petit Séminaire de Québec. Mgr. Signay, qui l'estimait particulièrement, en fit son assistant-secrétaire, l'éleva à la prêtrise avant l'âge requis, et le plaça ensuite à la cure de Québec, où l'abbé Plante exerça son zèle pendant plus de 15 ans. L'Archevêque actuel le nomma Chapelain de l'Hôpital-Général en 1851, qu'il a dirigé pendant 18 ans.

M. l'abbé Plante était encore un savant sans vouloir aucunement le paraître : c'était le digne émule de son ami, M. Faribault. Sa bibliothèque était une des plus précieuses que l'on puisse avoir en Canada, et nous apprenons avec plaisir qu'en mourant il en a fait don à l'Université-Laval où elle occupera la place distinguée qui convient à un pareil présent.

Finissons cette liste de regrets par un coup de la mort aussi cruel qu'inattendu. M. Eudore Cauchon, le fils du Président du Sénat, n'avait encore que 24 ans. Il avait brillé au Séminaire de Québec et à l'Université-Laval, et il allait conquérir un avenir brillant dans le journalisme, où s'est tant distingué son père. Un mal de poitrine est venu tout briser. Ni les soins les plus empressés, ni le ciel si doux de l'Europe n'ont pu l'arracher à la mort. La mort même est venue le saisir avant qu'il eût revu la patrie ; il est mort sur mer avant de revoir et le Canada qu'il eut voulu servir, et son père qui l'attendait encore avec un juste espoir. Mais toutes ces espérances sont changées en deuil, et le jeune homme repose à côté de sa mère, au cimetière St. Charles. C'est là que, après avoir été béni par notre Archevêque et regretté par ses professeurs, son père et ses amis sont venus le déposer pour la vie éternelle. M. Eudore Cauchon était un jeune homme aussi plein de vertus que de talents.

## NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

### BULLETIN DES LETTRES.

Le *Moniteur* du 23 juillet, nous donne la nouvelle suivante :

M. le comte de Montalembert, presque entièrement rétabli de sa cruelle maladie, dont nous avons déjà parlé, a quitté Paris hier soir à huit heures, pour se rendre dans son château de la Roche.

L'illustre académicien, suivi de la Sœur qui le soigne et des principaux membres de sa famille, a pu descendre sans aucune aide le petit escalier de pierre qui dessert ses appartements.

Une spacieuse voiture l'attendait sur le sable de la cour de son pavillon particulier. M. de Montalembert y est monté sans vouloir s'appuyer sur aucun des bras qui lui présentaient ses serviteurs.

Et quand le véhicule s'est mis en marche, il a envoyé un adieu à ceux-ci, en disant dans son sympathique sourire :

— Au revoir, mes amis ; à mon retour, j'espère vous trouver tous en bonne et vigoureuse santé.

De lui, il ne fut pas question. Le docteur Nélaton lui avait dit du reste, le matin, assuré que le grand air de la campagne achèverait son rétablissement.

Ce matin, le célèbre malade est descendu de wagonn un peu fatigué, mais bien portant, dit une dépêche reçue aujourd'hui rue du Bac.

Une voiture construite spécialement pour ce voyage l'attendait, attelée de trois chevaux pour le conduire au château de la Roche.

Le château de la Roche, situé dans la Côte-d'Or, est une demeure princière, entourée d'une immense cordon d'eau, coupé çà et là par des ponts-lévis.

M. de Montalembert se propose d'y demeurer jusqu'au mois d'octobre prochain.

— M. Lemay doit faire imprimer à Paris deux volumes de poésie, l'un contenant son poème sur la découverte du Canada qui a obtenu la médaille d'or il y a un an au concours de poésie de l'Université Laval, et l'autre sa belle traduction d'Évangéline. Avant le travail de M. Lemay, il n'existait, croyons-nous, qu'une seule traduction française (en prose) d'Évangéline, poème si bien fait cependant pour mériter les sympathies de la France ; cette traduction est de M. Brunelle ; mais en ce moment, M. de Ratisbonne, auteur d'une traduction en vers du Dante, vient d'annoncer une traduction d'Évangéline : il sera curieux de comparer l'œuvre du poète français avec celle du poète canadien.

Voulant encourager la courageuse entreprise de M. Lemay, M. le Ministre de l'Instruction Publique de cette province en sus de sa souscription personnelle, a souscrit pour le ministère pour cent exemplaires de chacun des ouvrages. M. Lemay vient d'obtenir la médaille d'or au concours de cette année pour un "*Hymne national, du jour de la St. Jean Baptiste.*"

— M. Benjamin Sulte est à la veille de publier un recueil de ses poésies qui aura pour titre *Les Laurentiennes*. M. Sulte est déjà trop bien connu de nos lecteurs pour que nous fassions d'avance l'éloge de son livre dont nous ne manquerons pas de rendre compte.